

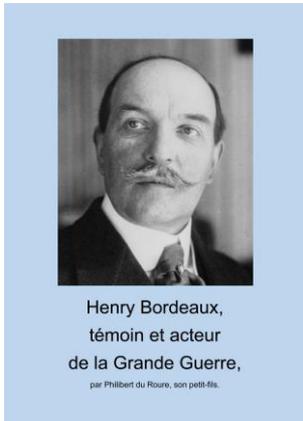
« LES ECRIVAINS COMBATTANTS » Un grand écrivain combattant savoyard, Henry Bordeaux. Parcours militaire. (par Philibert du Roure, son petit-fils)

LES ECRIVAINS COMBATTANTS LE SOUVENIR FRANÇAIS

(Rév 12)

- Introduction par Représentant du « Souvenir Français »

Sous-titre : **Henry Bordeaux,**
témoin et acteur
de la Grande Guerre,
(par Philibert du Roure, son petit-fils)



Merci de m'avoir convié à évoquer le parcours militaire de mon grand-père pendant la « Grande Guerre ».

En famille l'on ne parlait pratiquement jamais de ces quatre années où, comme il l'écrira plus tard, Henry Bordeaux « *n'a pas quitté l'uniforme militaire* ».



Bien qu'il soit parti à 44 ans, laissant ma grand-mère seule avec trois enfants en bas âge, tout au plus rappelait-on l'aspect parfois comique de certaines situations.

Ainsi, revenu en permission pour quelques jours au Maupas, sa fille cadette, Chantal, âgée de quatre ans en 1914, aurait demandé, après son départ, « *mais qui était ce monsieur habillé en facteur ?* »...

Heureusement, mon grand-père aimait écrire et, pendant ces quatre années de *guerre*, parfois à la lueur d'une bougie, il inscrivait sur ses petits carnets ce qu'il avait fait, vu ou entendu.

Commençons à Cognin, le Samedi 1^{er} août 1914.-



« Nous sommes rentrés hier dans notre maison de campagne. Hier soir je m'attendais à la déclaration de guerre. Mais ce matin, la campagne est si tranquille que je me prends à douter. On dirait que rien ne s'y passe ou que les éléments humains ne la peuvent troubler. Le blé mur attend... J'entends les faux qu'on affûte.

Après le déjeuner que j'ai tenté d'animer, ayant passé la matinée à préparer mes cantines, je descends à bicyclette à Chambéry pour savoir les nouvelles. A 3 heures, un employé de la mairie affiche l'ordre de mobilisation. Un grand silence s'est fait dans la foule assemblée. Puis, brusquement, les mains se joignent, on applaudit. Dans le bref intervalle qui a séparé ce silence et les applaudissements, la cause a été jugée et souverainement gagnée par la patrie. Nous n'avons ni souhaité ni cherché la guerre : elle est là ; soit, nous l'acceptons. Voilà ce que signifient ces battements de main. C'est un bruit clair et précis : les visages ne sont pas gais, mais volontaires et graves.

Je remonte en hâte sous le chaud soleil. Et voici que, dans l'air bleu, les cloches se mettent en branle et sonnent le tocsin. Je reconnais celles de Jacob-Bellecombette, celles de Montagnole, de Saint-Cassin, de Vimines, toutes les paroisses qui m'entourent, et celles de Cognin, ma paroisse. Le gros bourdon de la cathédrale de Chambéry, plus lent et plus sonore, les domine. C'est l'appel aux armes.

Le lendemain, dimanche 2 août 1914.-

« A l'église ce matin avant de partir. Mon train quittera Chambéry à 2 heures. Déjeuner d'adieux. Je débouche une vieille bouteille de notre vin, un cru Sainte-Marie qui vaut bien tous les vins du Rhin. Mais tout mon monde ne consent pas à en boire ; les gorges sont serrées. La voiture est là. Trois générations de femmes m'accompagnent au bas du perron : celle qui avait dix-sept ou dix-huit ans en 1870 et qui se souvient, celle dont je ne puis tarir les larmes, et les trois petites marionnettes de la Croisade des enfants... Mon uniforme les attire, surtout le sabre et le képi. Elles sont là rassemblées quand la voiture se met en route. Je me retourne, avant de franchir la grille du portail, pour embrasser d'un coup d'œil et emporter avec moi cette image à demi cachée dans la verdure.

« Oui, nous allons défendre l'héritage commun. Mais, en notre absence, ô campagnes françaises, ne changez pas.

Le surlendemain, lundi 3 août 1914.-



« Je dois prendre mon service à 10 heures.

Tristesse de cette gare de Bercy. Que viens-je y faire... ?

Le commandant d'état-major qui me reçoit me l'explique : « C'est très simple. Voici le tableau de marche des trains, avec l'indication des heures, des rames de wagons, des quais d'embarquement. Et voici l'entrée des voyageurs. Ces voyageurs, ce sont les recrues, les mobilisés. Ils arrivent en foule. Voyez leur file compacte avant l'ouverture. Dès qu'on ouvrira la barrière, ils viendront à vous avec leur livret militaire. Vous regarderez ce livret qui

« LES ECRIVAINS COMBATTANTS » Un grand écrivain combattant savoyard, Henry Bordeaux. Parcours militaire. (par Philibert du Roure, son petit-fils)

indique leur affectation et selon cette affectation, votre tableau et votre horaire, vous les enverrez à leur train et, si le train n'est pas encore là, à leur quai de départ où ils attendront. Je mets à votre disposition une compagnie de territoriaux déjà rassemblée pour le service d'ordre : vous la répartirez en peloton ou en section et vous exigerez une discipline absolue ; pas de cris, pas de scènes, pas de chants, pas d'ivrognes. Je compte sur vous. »

La barrière s'ouvre et je suis face à face avec le pays mobilisé.

...Ils venaient à moi par centaines, par milliers : jusqu'à 10 ou 12 000 par jour, entre 7 heures du matin et minuit. Admirablement ordonné, le service des chemins de fer suffisait à tout.

Quand les trains s'ébranlent, la Marseillaise retentit comme des sons de cloche. Pendant ces dix-huit jours, je n'ai pas entendu un refrain obscène ni même audacieux, comme s'il y avait trop de gravité dans les événements pour laisser place aux divertissements et aux bassesses de la vie ordinaire. »

Il ajoute alors :

« Je suis las d'avoir joué les cloches qui sonnent l'office et n'y vont pas. Voir partir et ne pas partir m'est devenu insupportable et je ne veux pas continuer, la mobilisation achevée, ce service des gares. »

Après diverses démarches insistantes, il est affecté à la « Régulatrice », plus rapprochée du front, à Reims.

Je cite :

« LES ECRIVAINS COMBATTANTS » Un grand écrivain combattant savoyard, Henry Bordeaux. Parcours militaire. (par Philibert du Roure, son petit-fils)

« La Régulatrice assure les transports, c'est une colossale machine qui est un des éléments indispensables d'une armée. »

... « Je suis chargé de conduire un convoi de ravitaillement à Chimay, en Belgique, avec un peloton d'infanterie pour la garde du train. Arrêt près de la frontière belge. On entend le canon, si près déjà ? Le commandant d'armes me donne l'ordre de ramener mon convoi à Reims. « Pardon, mon colonel, j'ai l'ordre d'aller à Chimay. – N'entendez-vous pas le canon ? – Mon ordre est formel... J'exige un ordre écrit pour faire demi-tour ».

Et voici comment il apprendra ensuite la défaite de Charleroi :
« Un officier de tirailleurs est dans la gare, blessé, effondré, assis et pleurant à grosses larmes. Je m'approche et lui dis : « Vous souffrez ?... » Il me fait signe que non. - « Quoi alors ? – Nous sommes battus... »



« Je pars le soir même pour Noisy-le-Sec préparer les cantonnements de la Régulatrice : 5 000 hommes, 200 officiers, 1 parc d'artillerie, 5 hôpitaux... »

Arrivée à Noisy à 2 heures du matin. Il faut réveiller le maire, ouvrir les portes, organiser l'installation. O prodige ! à 5 heures du matin tout est distribué et les trains peuvent

débarquer.

Je ne peux m'affranchir d'une grande angoisse. Nul doute : l'ennemi avance en France. Nous avons été battus à Charleroi et la France est envahie. »

- Muté à l'Etat-Major de la 1^{ère} armée de Lorraine, Service de Renseignements, le capitaine Bordeaux s'occupera activement des trains de ravitaillement, passera des nuits sur les voies et organisera les cantonnements, puis accompagnera l'offensive sur la Marne. Il rapporte les témoignages des blessés et des prisonniers interrogés. Il décrit le champ de bataille à Château-Thierry, Esternay, Montmirail... avec une précision journalière, puis Reims dont la cathédrale est mutilée...
- Il sera ensuite en mission à Epernay, Oulchy, Châlons, Fère-Champenoise, Sézanne, Condé-en-Brie, Fismes et sur l'Aisne, participant à l'organisation des besoins matériels. Il s'efforce de reconforter soldats et chefs dans les tranchées... Il raconte cette anecdote du soldat dans les tranchées qui vient vers lui et lui demande s'il est bien Henry Bordeaux, l'écrivain, puis sort son petit carnet, lui demande un autographe et retourne à son poste... Il fête Noël pour la seconde fois dans les abris.
- L'année 1916 le verra au Fort de Vaux, puis à Verdun, dont voici un extrait :

« Le général Roques, qui commandait la 1^{ère} armée, me fit appeler et me donna quelques éléments précis au sujet de l'offensive déclenchée l'avant-veille par les Allemands et précédée d'un véritable déluge d'artillerie, sur les deux rives de la Meuse qui protégeaient Verdun.

« Son officier d'ordonnance, qui avait demandé cette mission, était subitement tombé gravement malade. - « Voulez-vous le remplacer ? - Certainement, mon général... - Il faut partir de suite, afin d'explorer le terrain au petit jour... - Je serai prêt dans cinq minutes... Il rit : - C'est le réveil du condamné. Voulez-vous une cigarette ? - Je ne fume pas.



« J'avais exprimé le désir d'accomplir ce pèlerinage dont je faisais une sorte de Cervin. Je suis servi à souhait ; l'ordre est immédiat. L'ordre, non, l'offre.... »

« La région de la mort commence : débris de chariots, de munitions, sacs ouverts, harnachements épars, fusils brisés et des corps gonflés de chevaux pattes en l'air, intestins dehors répandant une odeur putride... »

« La descente sur le tunnel ressemble à un sentier des Alpes : la pente est forte, et mieux vaut se hâter, car les Allemands ont repéré cette entrée et l'arrosent sans relâche. Un cadavre est là qu'il faut enjamber, le premier de la nuit. Plus bas, devant le poste de commandement, un autre qui paraît dormir sous son casque. Une main pieuse a recouvert ainsi le visage écrabouillé... »

« Dans le tunnel un ou deux régiments sont rassemblés. C'est un abri sûr, une fois qu'on y est : 50 mètres de terre par dessus. Notre mission de reconnaissance se scindera en trois, dont moi au fort de Vaux. »

« Le général de Boissoudy, un peu étonné de voir ce territorial à ce poste, me demande à brûle-pourpoint : -Vous ne craignez donc pas les marmites ? -Pas plus que mes camarades, mon général. »

« Nous réglons les reconnaissances, et chacun part avec son guide... L'endroit est vraiment malsain : 1500 ou 1800 mètres à parcourir, où l'on sent chaque seconde de sa vie, car elle pourrait être la dernière. Les obus ne cessent pas de tomber, à gauche, à droite, devant, derrière. Il faut se coucher de temps en temps quand le sifflement les annonce trop près, attendre un vague intervalle entre les tirs de barrage. Et puis il faut enjamber des cadavres : le chemin en offre tous les cinq ou six mètres, des isolés, et parfois des groupes. Les uns sont déchiquetés, les autres sont tombés dans »

la position même de la course... Si ma femme et mes petites filles me voyaient en pareille posture, elles seraient angoissées. Mais je cours en m'arrêtant pour reprendre haleine ou pour éviter les tirs de barrage... Enfin voici le fort, ou du moins ce qui en reste... Il y a place pour une compagnie et il y en a trois... Je monte aux parapets qui, sans cesse éboulés, sont sans cesse reconstruits... Il fait maintenant plein jour et il faut revenir. Je me suis longtemps attardé pour tout voir selon mes instructions et noter ce que j'ai vu pour fixer la ligne ennemie. La traversée de la crête est malaisée, car elle est en vue. C'est même assez effrayant : des obus partout, l'existence tient à un fil, je recommande mon âme à Dieu et pense aux miens. Et dire que je suis là volontairement ! Ce n'est même pas la crainte de la mort, mais l'idée d'être tout à coup supprimé et volatilisé, de n'être même pas un mort, mais un amas anonyme, ou une poussière de chair qui n'aura pas de sépulture.

Le général Maistre fait noter par un secrétaire toutes mes observations sur les lieux et sur nos positions, sur les contours du front boche. J'insiste sur le nombre des occupants du fort qu'il faudrait absolument réduire... Le général m'approuve. Puis avec son bon sourire il ajoute : « Pour vous remercier je vous garde à déjeuner. Il y aura un convive de marque... »

« Je crois bien : c'est le généralissime. Je ne l'avais jamais vu... Ce Joffre est peut-être un homme étonnant. »

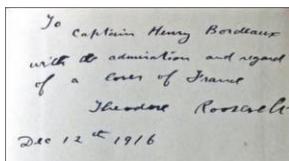
- En 1917 le capitaine Henry Bordeaux exécute diverses missions demandées par le Grand Quartier Général, qui veut utiliser sa notoriété pour contrecarrer la propagande allemande.
- En octobre il est envoyé à la 6^{ème} Armée et, malgré une crise de foie très douloureuse, est Chef de Bataillon lors de la prise sanglante du Fort de La Malmaison. Il côtoie, entre autres, le Commandant Giraud et le Général Pétain. Il assiste avec de nombreux aviateurs à la cérémonie à St-Antoine en mémoire de Guynemer, dont il écrira la biographie.
- Au printemps 1918, il est en Alsace et en Lorraine lors de l'offensive allemande. Il constate l'efficacité de la nouvelle méthode défensive de Pétain, consistant à abandonner les

« LES ECRIVAINS COMBATTANTS » Un grand écrivain combattant savoyard,
Henry Bordeaux. Parcours militaire. (par Philibert du Roure, son petit-fils)

premières positions pour attirer l'ennemi et l'écraser ensuite. En avril et mai, il est au Plessis-du-Roye, délivré puis repris maintes fois, qu'il décrira en détail dans « *Un coin de France pendant la guerre* ».

- Très fatigué, un repos complet avec cure à Vichy ou Brides lui est prescrit.
- Il sera de retour à Senlis, au Plessis-du-Roye, à Meaux et Amiens, puis en Belgique et en Alsace-Lorraine pour assister à « *la délivrance* ». Les 9 et 10 décembre 1918, il accompagne le défilé à Metz et à Strasbourg en présence de Clémenceau et des généraux.

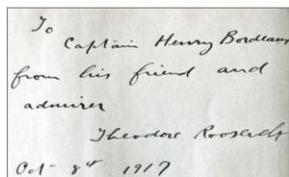
A propos de personnalités officielles, je voudrais partager avec vous deux dédicaces manuscrites d'un ancien Président des Etats-Unis à mon grand-père.



To Captain Henry Bordeaux
with the admiration and regard
of a lover of France
Theodore Roosevelt
Dec 12th 1916

Je traduis :

« *Au capitaine Henry Bordeaux avec
l'admiration et l'amitié d'un homme
amoureux de la France* »



To Captain Henry Bordeaux
from his friend and
admirer
Theodore Roosevelt
Oct 8th 1917

Theodore Roosevelt
Le 12 décembre 1916

« *Au capitaine Henry Bordeaux de son ami et
admirateur, Theodore Roosevelt, le 8 octobre
1917,*

« *Mes quatre fils sont maintenant dans
l'armée, et de votre côté de l'eau ; ils paieront de leurs corps
pour le désir de leurs âmes !* »

L'un des quatre fils du Président des Etats-Unis fut tué et un autre grièvement blessé. L'un des enfants s'était marié à Madrid et, lors du passage de Theodore Roosevelt par la France, le Quai d'Orsay offrit un dîner en son honneur et

« LES ECRIVAINS COMBATTANTS » Un grand écrivain combattant savoyard, Henry Bordeaux. Parcours militaire. (par Philibert du Roure, son petit-fils)

demanda la liste des convives qu'il souhaitait rencontrer. En dehors de l'ambassadeur et des autres personnalités qu'il avait côtoyées lors de sa présidence, Theodore Roosevelt demanda à rencontrer Henry Bordeaux, qu'il ne connaissait que par ses écrits... Plus tard, une correspondance s'établit où l'ancien Président des Etats-Unis qualifie Henry Bordeaux de « formidable Professeur d'énergie » et voudrait que ses livres « figurent dans toutes les bibliothèques des universités américaines ».

Cent ans plus tard, je suis fier de trouver dans chaque bibliothèque municipale que j'ai visitée, de Philadelphie sur la côte-Est à San Diego sur la côte-Ouest, plusieurs livres de Henry Bordeaux, en français ou en traduction anglaise.

Pour revenir à la reconnaissance militaire, voici la liste des citations reçues par Henry Bordeaux :



Le 27 septembre 1916 : Sa croix de Chevalier de la Légion d'honneur (décernée à titre civil le 14 juillet 1910) fut échangée contre une croix à titre militaire, avec cette citation à l'ordre de l'armée :
« Capitaine territorial d'infanterie à l'état-major d'une armée. Officier qui a montré en toutes occasions les plus belles qualités militaires. S'est offert volontairement le 9 mars 1916 pour accomplir en première ligne une mission particulièrement dangereuse qu'il a exécutée sous un bombardement violent. »
- La médaille de Verdun
- La croix de guerre

Le 27 septembre 1916 : Sa croix de **Chevalier de la Légion d'Honneur** (qui lui avait été décernée à titre civil le 14 juillet 1910) fut échangée par une croix à titre militaire, avec cette citation à l'ordre de l'armée :

« *Capitaine territorial d'infanterie à l'état-major d'une armée. Officier qui a montré en toutes occasions les plus belles qualités militaires. S'est offert volontairement le 9 mars 1916 pour accomplir en première ligne une mission particulièrement dangereuse qu'il a exécutée sous un bombardement violent.* »

Il recevra :

- la Médaille de Verdun
- la Croix de guerre

« LES ECRIVAINS COMBATTANTS » Un grand écrivain combattant savoyard, Henry Bordeaux. Parcours militaire. (par Philibert du Roure, son petit-fils)



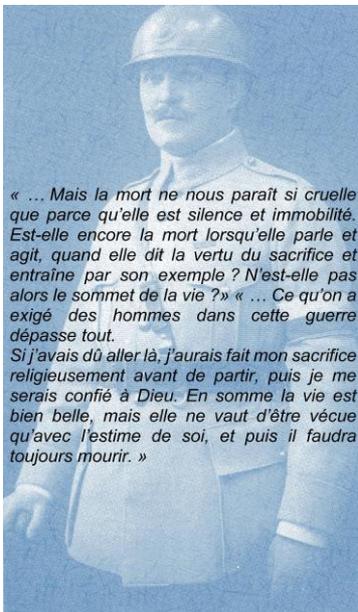
Le 16 juin 1920, promu **Officier de la Légion d'Honneur**, à titre militaire.
Le 12 juin 1932, promu **Commandeur de la Légion d'Honneur**.
Le 9 juin 1960, promu **Grand Officier de la Légion d'Honneur**, dont la plaque lui sera remise par le Général Weygand.

Le 16 juin 1920, il est promu **Officier de la Légion d'Honneur**, à titre militaire.

Le 12 juin 1932, il est promu **Commandeur de la Légion d'Honneur**.

Le 9 juin 1960, il est promu **Grand Officier de la Légion d'Honneur**, dont la plaque lui sera remise par le Général Weygand.

Après ses quatre années de guerre, Henry Bordeaux nous livre ses *Considérations sur la mort* :



« ... Mais la mort ne nous paraît si cruelle que parce qu'elle est silence et immobilité. Est-elle encore la mort lorsqu'elle parle et agit, quand elle dit la vertu du sacrifice et entraîne par son exemple ? N'est-elle pas alors le sommet de la vie ? » « ... Ce qu'on a exigé des hommes dans cette guerre dépasse tout.
Si j'avais dû aller là, j'aurais fait mon sacrifice religieusement avant de partir, puis je me serais confié à Dieu. En somme la vie est bien belle, mais elle ne vaut d'être vécue qu'avec l'estime de soi, et puis il faudra toujours mourir. »

« ... Mais la mort ne nous paraît si cruelle que parce qu'elle est silence et immobilité. Est-elle encore la mort lorsqu'elle parle et agit, quand elle dit la vertu du sacrifice et entraîne par son exemple ? N'est-elle pas alors le sommet de la vie ? »

« ... Ce qu'on a exigé des hommes dans cette guerre dépasse tout.

Si j'avais dû aller là, j'aurais fait mon sacrifice religieusement avant de partir, puis je me serais confié à Dieu. En somme la vie est bien belle, mais elle ne vaut d'être vécue qu'avec l'estime

de soi, et puis il faudra toujours mourir. »

Henry Bordeaux écrira plus tard :

« J'ai donc eu la chance de suivre de près les différentes phases de cette bataille, et j'emploie à dessein ce mot « chance », d'abord parce que j'en suis revenu indemne, sauf une fatigue due aux obus toxiques, et ensuite parce que j'ai conscience d'avoir pu recueillir un très grand nombre de petits faits illustrant cette parole d'un grand historien : « la seule chose qui vaille la peine que l'histoire soit écrite, c'est le spectacle d'une âme plus forte que le péril ». Ces âmes plus fortes que le péril appartenaient au peuple de France. »

« LES ECRIVAINS COMBATTANTS » Un grand écrivain combattant savoyard,
Henry Bordeaux. Parcours militaire. (par Philibert du Roure, son petit-fils)



« J'ai vu s'en aller vers la frontière les trains chargés de la jeunesse de France. Nuits émouvantes qui m'auraient laissé l'un des plus grands souvenirs de la guerre, si je n'avais connu les nuits de Verdun et du fort de la Malmaison... »

« J'ai vu s'en aller vers la frontière les trains chargés de la jeunesse de France. Nuits émouvantes qui m'auraient laissé l'un des plus grands souvenirs de la guerre, si je n'avais connu les nuits de Verdun et du Fort de La Malmaison ».

Je vous remercie de votre attention.